

A Touch of Sin
Histoire(s) de la violence
Tian zhu ding, Chine, 2013, 2 h 13
Mathieu Séguin-Tétreault

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Séguin-Tétreault, M. (2014). Compte rendu de [A Touch of Sin : histoire(s) de la violence / *Tian zhu ding*, Chine, 2013, 2 h 13]. *Séquences*, (289), 48-48.

A Touch of Sin

HISTOIRE(S) DE LA VIOLENCE

Poursuivant son auscultation des bouleversements socio-économiques de la Chine post-Mao, Jia Zhangke, le plus grand cinéaste chinois vivant, réinvente son cinéma avec **A Touch of Sin**, Prix du scénario au dernier Festival de Cannes. Frontalement politique et populaire, cette fresque impitoyable parfumée à la dynamite embrasse le cinéma de genre et la violence outrancière pour interroger les ravages du capitalisme sauvage.

Mathieu Séguin-Tétrault

Un mineur s'insurge contre ses supérieurs; un travailleur clandestin prend les armes; une réceptionniste se venge d'un client abusif; un jeune homme occupe des emplois précaires toujours de plus en plus dégradants. Quatre personnages maltraités, aux instincts primaires et à la brutalité animale (incarnée par toutes ces bêtes – en cage, en laisse, martyrisées, égorgées, fouettées – qui parcourent le film). Quatre histoires (tirées de faits divers) se déroulant dans quatre provinces chinoises, soutenues par une même douleur sociale, une même ligne de force (la violence comme ultime achèvement pour survivre) et qui pointent un même enchaînement irrévocable: des citoyens ordinaires, dévorés par l'exploitation et l'intransigeance d'un système cruel et glaçant, qui se retournent contre leurs tortionnaires ou contre eux-mêmes.



Sur fond de chaos urbain et de poésie rebelle

Fresque de la Chine contemporaine en quatre individualités, ce **Short Cuts** oriental virulent aligne quatre récits clos sur eux-mêmes sans les faire dialoguer narrativement – à l'opposé de la reliure factice du film choral à la *l'arritu* –, comme si le mal et la détresse circulaient par contamination. Interconnectés de manière à se faire écho, ces quatre segments racontent une histoire plus ample: celle d'un pays tout entier avalé par le néolibéralisme, celle d'un peuple sourd rongé par l'isolement, l'incommunicabilité et l'individualité (avec *Her*, *All Is Lost*, *Inside Llewyn Davis*, *L'Inconnu du lac*, *12 Years a Slave*, *Frances Ha* et *Gravity*, la solitude aura décidément été la grande thématique de 2013).

Baromètre de l'époque qui se métamorphose à mesure que son sujet – les mutations économiques, sociales, migratoires et technologiques – évolue, la filmographie de Jia Zhangke (depuis ses débuts en 1997 avec *Xiao Wu*, *artisan pickpocket* [*Xiao Wu*]) dissèque la nature humaine en la confrontant à un espace, jusque dans ses territoires les plus reculés (le barrage des Trois-Gorges de

Still Life [*Sanxia haoren*], le parc miniature de *The World* [*Shijie*]). En donnant chair à une violence sociétale sans aucune complaisance (pour rien ni personne – bourreaux comme victimes), le cinéaste radiographie ici un pays en instance d'implosion, entre ruralité et boulevards industriels, tradition et modernité. Un pied dans la fiction et l'autre dans le documentaire, il examine une société emmurée dans la corruption généralisée et dans les perturbations (dont il ne filme que les prémisses) qui bousillent les corps et les âmes. Autopsie de la mécanique interne de la violence, ce pamphlet colérique d'une violence graphique et frontale tantôt réaliste ou lyrique, bénéfique ou inconsolable, gratuite ou inéluctable, sonde dans toute sa pluralité les manifestations de la violence, tel un acte de détresse face à un monde invivable.

Alors que son cinéma – ayant toujours fait preuve de discrétion et de pudeur – versait dans la chronique élégiaque, le formalisme d'auteur et, ces dernières années, la posture arty hermétique (*24 City* [*Er shi si cheng ji*], *I Wish I Knew* [*Hai shang chuan qi*]), Jia Zhangke opère ici un virage brutal et inattendu vers un cinéma commercial, narratif, découpé et fait exploser à l'écran la barbarie qui éclate actuellement dans la société chinoise, sa démarche s'apparentant à celle de ses protagonistes: un passage à l'acte agressif déclenché par une urgence soudaine. Sans pour autant délaissé ses plans-séquences panoramiques amples en total état de grâce, le cinéaste s'introduit au cinéma de genre, s'inscrit dans les codes et les traditions du western, du thriller, du kung-fu, en passant par le film de sabre à la Tsui Hark (et le classique de 1969 *A Touch of Zen* [*Xia nü*] de King Hu, dont il pastiche le titre), le rape & revenge féminin à la Tarantino, sans oublier les ballets sanglants à la Johnnie To ou Kitano, et revendique dès lors tout un réseau de filiation, comme si cette violence démesurée propre au cinéma débordait aussi sur le réel.

Porté par une énergie et une ambition implacable, cet eastern polymorphe redoutable, film-fléuve enragé sur le marasme social chinois, sonne comme un cri de détresse. Avec ses paysages dévastés, ses travailleurs accablés, ses destins disloqués sur fond de chaos urbain, de poésie rebelle et de violence sèche et dévastatrice, *A Touch of Sin* constitue un message d'alerte salutaire sur l'état d'une société devenue irrespirable.

■ TIAN ZHU DING | Origine: Chine – Année: 2013 – Durée: 2 h 13 – Réal.: Jia Zhangke – Scén.: Jia Zhangke – Images: Nelson Yu Lik-wai – Mont.: Matthieu Laclau, Xudong Lin – Mus.: Giong Lim – Son: Yang Zhang – Dir. art.: Weixin Liu – Int.: Wu Jiang (Dahai), Lanshan Luo (Xiao Hui), Li Meng (Vivien Li), Baoqiang Wang (Zhou San), Tao Zhao (Xiao Yu) – Prod.: Xiaojiang Gao, Shozo Ichiyama, Eva Lam, Jianping Qian, Dong Zhang, Kazumi Kawashiro, Jia Zhangke – Dist./ Contact: EyeSteelFilm.